



**Nastasia
Rugani**

*Tous
les héros
s'appellent
Phénix*

Le livre

Peut-on monter dans la voiture de quelqu'un que l'on connaît à peine ? Difficile de résister à la tentation si l'automobiliste n'est autre que monsieur Smith, le professeur d'anglais le plus fascinant et le plus séduisant du lycée.

Ce soir-là, il a proposé à Phénix et à sa petite sœur, Sacha, de les raccompagner chez elles, de l'autre côté du lac. Elles sont montées dans sa Chevrolet immaculée, et il les a conquises le temps d'un trajet. Quelques jours plus tard, c'est leur mère, Erika, qui se laissait séduire. Monsieur Smith est venu de plus en plus souvent à la maison, accumulant les bons points, avec son don pour la pâtisserie et ses faux airs de Gregory Peck.

Phénix et Sacha ont bien remarqué qu'il était un peu trop strict et autoritaire, parfois dur et cassant sans raison. Oh, trois fois rien, pas de quoi s'inquiéter.

Comment auraient-elles pu se douter qu'elles venaient de faire entrer le loup dans la bergerie ?

« Bouleversant, à conserver pour sentir que l'on n'est pas tout seul dans les pires pannes d'espérance. »

Elle (Sandrine Mariette)

L'auteur

Nastasia Rugani est née dans la petite ville de Pont-à-Mousson en 1987 et vit aujourd'hui à Paris. Petite, elle aimait les gros romans et les gros insectes. Plus tard, elle a voulu être neurologue, pour effacer les cauchemars avant de découvrir qu'on pouvait vivre avec en les déposant sur le papier. Elle s'est alors dirigée vers des études de lettres à la Sorbonne en nourrissant l'espoir de devenir un jour écrivaine, ce qu'elle est aujourd'hui.

Nastasia Rugani

Tous les héros s'appellent Phénix

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À mon Pa²,
et à Stypo, mon grand-père.*

La nuit est tombée si vite que je n'ai pas eu le temps de trouver les fissures sur le pneu du vélo de ma sœur. N'ayant ni lampe torche ni rustine, nous allons devoir poursuivre la route à pied jusqu'à la maison, qui se situe à près d'une heure et demie de l'orée du bois sombre où nous nous trouvons.

– Je crois qu'une voiture approche, dit Sacha, à quatre pattes, l'oreille contre le sol.

Je l'imites, mais n'entends rien d'autre que le ululement des oiseaux nocturnes.

– On ne montera pas dans la voiture d'un inconnu, lui dis-je.

– Même si c'est Mike Archer ?

– Qui ?

– Tu sais, le zoologiste qui pense pouvoir ressusciter les espèces éteintes.

Bien que l'idée me plaise, je me dois d'être responsable, sans quoi ma sœur se fera un jour kidnapper par le premier homme venu, scientifique ou non.

– À quoi ressemble-t-il ?

– Je ne sais pas, avoue-t-elle, contrariée. Alors, si c'est John Green ou Dario Argento, on peut ?

– Cha, on ne les connaît pas personnellement, on ne monte pas dans leur voiture.

– Tu me ferais louper la chance de rencontrer des génies ?

– Je te ferais surtout louper la chance de finir dans les entrailles du grand méchant loup. Compris ?

En guise de réponse, elle me tourne le dos, maugréant quelque chose d'inaudible. Lorsqu'une élégante voiture noire surgit à l'horizon, elle agite aussitôt les bras au-dessus de sa tête afin de signaler notre présence.

Le véhicule s'arrête à quelques mètres devant nous.

– C'est malin ! m'exclamé-je, agacée. Viens là et garde ton calme, quoi qu'il arrive, s'il te plaît.

Je lui saisis la main tandis que la portière s'ouvre.

À mon grand soulagement, mon jeune professeur d'anglais avancé, M. Smith, apparaît.

– Des soucis, Phénix ? demande-t-il d'une voix enjouée.

– Du tout, répond Sacha à ma place. Phénix me faisait la morale parce qu'elle pensait que vous étiez le grand méchant loup.

– Non, je suis juste M. Smith, son professeur principal.

Je souris, embarrassée. Je déteste croiser les enseignants en dehors du lycée, surtout ceux que j'aime beaucoup. Sans leurs photocopiés, ils ressemblent à des cloportes affolés privés de la pierre les protégeant du soleil.

– Vous portez un tee-shirt magnifique ! commente Sacha en lisant la citation inscrite. « Je crois aux nuits », c'est un vers du poète Rilke, non ? Vous avez très bon goût.

– M... merci, bafouille M. Smith.

Abasourdi, il la fixe comme si elle était un rêve devenu réalité – ce qu'elle est. Seulement, d'habitude, je suis la seule à penser qu'elle est la fillette de huit ans la plus extraordinaire du monde. La plus jolie, personne ne vous dira le

contraire. Il est impossible de ne pas succomber à son charme céleste. Avec son air rêveur, son sourire troué qui la fait quelquefois zézayer, ses anglaises et ses immenses yeux noisette, on a rarement vu plus adorable lutin. Pourtant, sous cette délicate silhouette se cache une personnalité unique et détonante qui n'est pas au goût de tous. Certaines personnes à l'esprit étriqué la jugent « anormale » parce que son irrévérence et sa grande culture les mettent souvent mal à l'aise. Comme si le fait de posséder une mémoire absolue et le franc-parler d'un pirate était le signe d'une maladie mentale. M. Smith se comporte différemment. Il semble enchanté d'avoir croisé son chemin.

– Allez, mettez vos vélos dans le coffre, je vous ramène. On pourra parler littérature et cyclisme, propose-t-il, le sourire aux lèvres.

Les filles de ma classe ont raison, cet homme est trop charismatique pour être professeur de quoi que ce soit. Hollywood l'ignore, mais c'est ici, au milieu de nulle part, que se cache la réplique exacte de Cary Grant. L'irrésistible icône du cinéma des années 1950.

– Non merci, je réponds, gênée. On habite de l'autre côté du lac.

– Et alors ?

Et alors, nous sommes à peu près les seules à vivre près des pêcheurs et des ermites. Les voitures ne s'aventurent plus ici après le coucher du soleil. «Trop de cerfs à renverser», disent les chauffeurs.

– Je crois que Phénix a peur de grimper dans votre Chevrolet parce qu'elle vous trouve très intimidant...

Je m'empresse de bâillonner Sacha. Le feu me monte aux oreilles.

– Je vous prie de m'excuser, murmuré-je. On ne veut pas vous déranger, on n'habite pas si loin.

Il me sourit comme on le fait avec un chiot, puis se saisit de mon vélo et le place dans le coffre vide, sur une bâche en plastique, sans que j'aie mon mot à dire. J'hésite à m'emparer du vélo de ma sœur. Après tout, je ne connais pas *personnellement* M. Smith.

– Je ne dévore jamais les jeunes filles après dix-huit heures, me chuchote-t-il en essayant de garder son sérieux.

J'acquiesce, troublée de le voir aussi décontracté, loin des cloportes de son espèce.

L'intérieur de la voiture est plus impersonnel que la chambre d'un hôtel : du noir et du gris, propre et lustré. Même les clés se balançant à côté du volant sont retenues à l'aide d'un simple anneau métallisé, sans porte-clés. Avant de démarrer, M. Smith nous somme gentiment de faire attention à nos chaussures boueuses, afin qu'elles ne touchent rien d'autre que les tapis de sol en caoutchouc. Nous ne bougeons plus.

– Bien. Où dois-je me rendre, mesdemoiselles ? lance-t-il sur le ton d'un chauffeur de limousine.

– À la première boîte aux lettres que vous croiserez, dans une quarantaine de minutes.

– Hum, voilà pourquoi tu es toujours en retard à mes cours.

– Non, ça, c'est parce que Phénix a un sens très personnel du temps, révèle Sacha. Elle suit les mouvements du Soleil et de la Lune, comme les Mayas.

M. Smith rit. Je ne l'avais jamais entendu rire en

dehors de notre salle de classe. Dans les couloirs, il prend le même air que ma sœur lorsqu'elle regarde les informations à la télévision, un mélange de rage et de tristesse absolue, comme si la vie n'était qu'une succession de catastrophes à venir.

Je n'ai nullement besoin de faire la conversation car Sacha s'occupe de tout. Elle sait à quel point je suis malhabile à l'oral, préférant me taire plutôt que susciter malaise et railleries. À l'inverse, Cha est très douée pour converser le plus naturellement du monde, sans se soucier du qu'en-dira-t-on, et sa curiosité lui donne l'air plus altruiste qu'indiscret. M. Smith répond d'ailleurs à son interrogatoire avec beaucoup d'enthousiasme. J'apprends qu'il ne sait pas nager, dessine des plans d'objets qu'il ne construit jamais, adore la poésie de Neruda et déteste celle de Whitman, préfère Maggie à Bart Simpson, les Snickers aux Twix, Tchaïkovski à Schubert, qu'il a vécu une enfance difficile en Angleterre, et se destinait à faire médecine avant qu'un événement familial ne l'en empêche.

Intriguée, Sacha réclame des détails. Mais ce regain d'intérêt semble alors le froisser, comme si déjà nous en savions suffisamment pour lui nuire.

Le dos raide et l'air inflexible, il dévie la conversation avec brio, s'inquiétant de notre absence d'intérêt pour les activités extrascolaires organisées en club ou en groupe. « Il faut parfois se forcer à aimer les choses », affirme-t-il avec conviction, quand, soudain, notre attention se porte sur l'opaque fumée noire se dessinant au-dessus des pins. Plus on approche de la maison, plus les nuages s'épaississent et plus l'anxiété de Sacha est visible. Je ne suis pas préoccupée. Je ne peux pas l'être, ni faire semblant. Ma sœur creuserait son ulcère si je n'étais pas tranquille pour deux. Son estomac flaire l'inquiétude bien mieux qu'un prédateur sa proie. Sa respiration s'accélère dangereusement, sa mâchoire se contracte, c'est tout juste si elle entend M. Smith lui demander : « Je n'ai pas bien compris, combien de loups as-tu vu ? » Lorsqu'elle se met à suffoquer, je détache sa ceinture et la serre contre moi. Notre chauffeur se retourne à plusieurs reprises, nerveux. Tout à coup, il tend le bras droit vers Cha. Stupéfaite, je suis du regard la main de mon professeur qui retire une à une les petites bottes rouges afin de les déposer sur le tapis de sol.

– C’est mieux, affirme-t-il, me souriant dans le rétroviseur.

Après quelques hésitations, je trouve le courage de répondre à sa question, concernant les canidés :

– Nous n’avons vu qu’un seul loup, un très bel alpha gris.

– Ah oui, où ça ?

– À l’exact endroit où vous nous avez trouvées.

– Je comprends mieux pourquoi tu as eu si peur, réplique-t-il.

J’ignore s’il parle de l’alpha ou de lui. Peut-être se moque-t-il de moi, je ne saurais dire. Son expression est plus énigmatique que celle de la Joconde.

– Je n’ai pas eu peur. Les loups ne s’attaquent qu’aux plus faibles.

– Tu ne crois pas être plus faible qu’un loup ?

– Non, pas quand je suis avec Sacha et le fusil de mon père.

M. Smith est sur le point de plaisanter, les yeux déjà rieurs, lorsque Sacha pousse un hurlement de terreur.

Une crise de panique la submerge.

2

Je me rappelle la première crise de panique de Cha, il y a trois ans de cela.

J'avais trouvé sur la rive du lac un oiselet mort noyé et je me faisais une joie de le montrer à ma petite biologiste en herbe, car il est extrêmement rare pour un volatile de mourir ainsi. Tous les oiseaux ont la capacité de flotter grâce à leurs plumes hydrofuges. Cependant ma sœur se figea devant le minuscule cadavre gonflé d'eau, les yeux épouvantés et pleins de larmes. Je me sentis d'autant plus coupable qu'elle se mit à trembler des pieds à la tête, poussant des cris effroyables. Après un long et dernier sanglot, elle demanda : « Moi aussi, si je meurs, ce sera pour toujours ? » « Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je sans mentir, personne ne sait ce qu'il y a après. »

Je vis alors ce que je vois aujourd'hui dans son regard affolé : un amoncellement de questions sans réponse, comme ce point d'interrogation formé par la fumée au-dessus de notre maison. La mort de l'oiseau a été le premier choc, la source dont ont jailli des vagues et des vagues de grands pourquoi, de grands comment. Les énigmes insolubles sont devenues la hantise de Sacha. Je me rassure toutefois en pensant que ses craintes ont beau être celles d'un vieillard proche de la fin, sa façon violente et irrationnelle de réagir n'en reste pas moins celle d'une petite fille à qui l'on avouerait que les fées n'existent pas. Ce n'est pas cette innocence que je cherche à faire disparaître, c'est sa brutalité. Heureusement, j'ai réussi à perfectionner des techniques de défense efficaces contre ses attaques de panique. Je susurre les formules magiques qui l'apaisent en lui massant les tempes. Je lui parle de la loi du mouvement de Newton, de la poussée d'Archimède, de la relativité et du théorème de Pythagore. Précises, quantifiables, logiques, les théories scientifiques la réconfortent.

Sacha ferme les yeux et je lui explique que la combustion est une réaction chimique exothermique à trois facteurs, appelée le triangle du feu. Rien d'irrationnel ici. Quand elle respire à nouveau normalement, la tête posée sur mes genoux, je réalise que les volutes de fumée ne proviennent pas de notre cheminée mais de derrière la maison, probablement du jardin.

– Est-ce que tu crois que tes parents brûlent quelque chose ? murmure M. Smith, car Cha semble s'être endormie.

– Non, Erika rentre samedi.

– Tu as une grande sœur ?

– Non, Erika est ma mère.

Il a l'air d'attendre un éclaircissement qui ne viendra pas. Je suis une personne secrète, « plus secrète que la recette du Coca-Cola », dit toujours Sacha.

Devant la maison, mon professeur ouvre la portière et se charge de porter Cha, ses bottes à la main. Si je racontais cette anecdote au lycée, j'aurais plus d'amis que Mark Zuckerberg sur Facebook. Enfants, parents, filles, garçons, tout le monde est du même avis. M. Smith est un profes-

seur de légende, plus génial encore que M. Keating, le « Ô capitaine ! Mon capitaine ! » du *Cercle des poètes disparus*. Plus captivant qu'une expérience de chimie réussie, il est le seul enseignant capable d'écrire des commentaires à la fois bienveillants et déroutants sur votre bulletin, quel que soit votre niveau. Sans parler de son élégance naturelle, de ses mouvements gracieux, de son impeccable coiffure ou de sa fossette au menton, cet homme a plus de connaissances qu'un Trivial Pursuit. Mais je ne dirai rien à personne, car « on ne peut pas avoir cinq cents millions d'amis sans se faire quelques ennemis ». Et j'ai suffisamment observé mon environnement lycéen pour savoir qu'un seul ennemi suffit à ruiner votre vie. Il est de ces événements qu'il vaut mieux garder pour soi.

M. Smith insiste pour rentrer le premier, au cas où le feu se serait propagé à l'intérieur. Notre chalet vétuste est tout de bois vêtu, par conséquent les flammes l'auraient décimé plus vite qu'un château de paille. Cependant, je me garde bien de le prévenir. Je n'ai aucune envie de lui annoncer que même allumer les lumières chez nous revient à courir un danger mortel.

Sacha se tient à présent debout, me serrant la main à m'en couper la circulation. Aussitôt à l'intérieur, je note l'absence du présentoir à cannes à pêche dans l'entrée. Cha aussi, qui broie ma main deux fois plus fort. À la lisière du bois, à quelques mètres de la barrière cassée de notre jardin, Erika est accroupie face aux gigantesques flammes, trop absorbée pour remarquer notre présence. Inutile d'être Einstein pour comprendre que la moitié des meubles et bibelots de notre maison se trouve au cœur du brasier. M. Smith baisse la tête, sûrement gêné de découvrir que l'incendie est volontaire.

Soudain, je réalise que les affaires qui brûlent sont celles de papa. Uniquement les siennes.

Tout est là : ses cannes à pêche, le fauteuil dans lequel il ronflait après le déjeuner, le secrétaire au tiroir secret dissimulant nos poèmes écrits pour la fête des Pères, les masques africains rapportés du Ghana, nos souvenirs de voyage au grand complet, les piles de magazines scientifiques ayant autrefois submergé le salon, ses tabourets faits main, ses dessins accrochés au mur de NOTRE chambre, les photographies encadrées, son gilet de pêcheur et tant d'autres objets probablement déjà carbonisés.

– La barque, peine à articuler Sacha. Elle a pris la barque.

Je sais bien qu’il faut que je dise quelque chose de réconfortant, d’extraordinaire même, afin que ses pleurs cessent au plus vite. J’ai l’habitude de la consoler ; c’est ce que je fais de mieux. Sauf que cette fois-ci j’ai un tronc d’arbre dans la gorge, un tronc sec de la taille d’un séquoia.

– Vous en construirez une nouvelle, ne vous en faites pas. Personne n’y touchera, j’y veillerai, promet M. Smith, les poings serrés. Je pourrai vous aider à dessiner le plan ou bien à collecter les pièces.

Il nous sourit, évitant soigneusement de croiser notre regard. Ne sachant quoi dire ou faire de plus, il nous tapote maladroitement le crâne puis s’en va. Je lui suis reconnaissante de s’éclipser. Ce feu est trop triste, trop intime pour un inconnu, si bienveillant soit-il.

Il va de soi que nous ne discutons pas du brasier avec Erika. Elle prépare le dîner en silence et nous picorons. Notre appétit s’est perdu dans les cendres disséminées sur la pelouse.

Il n'y avait plus rien à sauver à la fin, si bien qu'il n'y avait plus rien à dire.

La vérité est que, depuis le départ de papa, Erika nous parle très peu. Lorsqu'elle le fait, il s'agit d'abord des factures, puis de la liste des courses et enfin des carnets de notes. Nous n'avons jamais été proches et je me suis demandé si elle n'aurait pas préféré que papa nous emmène avec lui, pour faire table rase du passé, y compris des enfants. Après tout, elle n'a pas eu le choix, vu que papa s'en est allé sans dire au revoir, sans laisser ni adresse ni téléphone. Un peu à la manière des maîtres qui abandonnent leurs chiens sur une aire d'autoroute avant de partir en vacances.

Je dois admettre qu'Erika fait des efforts – insuffisants – à l'égard de ma sœur puisque, contrairement à moi, Sacha n'est pas le portrait craché de papa. Je suis la seule à avoir hérité de ses cheveux d'un blond sablonneux, impossibles à coiffer, et de ses yeux tristes et pâles. J'ai sa voix caverneuse, son air taciturne et négligé, sa façon de marcher « à pas d'aigrette bleue », comme il dit, ce qui signifie que, malgré notre allure gauche et haut perchée d'oiseau des marais, nous avançons avec

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Quand un dinosaure déménage

© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2016

ISBN 978-2-211-23129-9

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr